TARIF D'ABONNEMENTS

Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

AGENCE REGIONALE et Lilloise LILLE PLUS DE 3- MILLIONS DE CESSIONS PAR AN Bélérences de 1% ordre

BUREAUX ET REDACTION :

ROUBAIX: 71, Grande-Rue \$ TOURCOING: 5, rue Carnot Centimes ABONNEMENTS & ANNONCES

Aux bursaux du journal, Grende Rus, 12
Aux bursaux du journal, rus Carnel, 8;
Le sur le compet de la Sistim ;
Bruxellen Dans le agrece de publicie.
I boutes les Bibliothèque des purses d'ani, les principaus bioqués.

HUIT PAGES: 5 centimes

NOS FEUILLETONS

Le JOURNAL DE ROUBAIX commencera de main dimunche la publication d'un nouveau feuil-teton:

A-T-IL UN CŒUR? PAR MARIA STÉPHANR

LE PATRIOTISME

LES SOCIALISTES FRANÇAIS

Les socialistes français continueut. Après M. Millerand. c'est M. Deville que la Fédération socialiste révolutionnaire de la Seine, la F. S. R. comme on dit dans le Parti, vient d'excommunier d'accure avec son comité. Pour l'un et pour l'autre, « attendue » du jugement sont à peu près les manues. Et c'est à eux surtout que la décision, qui en elle-même nous est indifférente, emprunte son intérêt.

Que reproche-t-on, en effet, à M. Gabriel Deville? C'est qu'il « refuse de se soumettre à la décision du congrès de Saint-Etionne en so réfugiant derrière les décesions du congrès de Tours. » Reproche général et purement abstract par comséquent, mais que, commis toute abstraction, doit avoir une basé concrète.

Cette base, elle est, de l'aveu de tous, dans les l'arniers votes du citoyen excommuné: vites Les socialistes français continuent. Après M

cette base, elle est, de l'aven de tols, dans les allamiers votes du citoyen excommunie. Pies contre le projet Vaillant en faveur des milices, abstention sur le livre de abstention dans l'un pellation sur le livre de abstention dans l'un pellation sur le livre de la motion M. Gustave Hervé, abstention lors de la motion des arme-Hubbard tendant à la diminution des arme-nismes. En d'autres termes, pour M. Deville comme pour M. Millerand, la cause de l'exclu-

est bien claire. l'exclut parce qu'il n'est pas assez anti-

On l'exclut parce qu'il n'est pas assez inter-

On l'exclut parce qu'il n'est pas assez anti-

World donc une preuve de plus à l'appui de la démonstration que nous poursutviens l'au-tre jour. Les socialistes français sont prêts à toutes les transactions et ne reculent devant tre jour. Les socialistes français sont vrêts à toutes les transactions et ne reculent devant aucun opportunisme. Ils pratiquent, suivant l'expression de Cambetta et de M. Gérault-Richard, la politique des résultats. Ils no marchandont pas au clest du gouvernement bourgeois, qu'il s'appelle « aldeck-Rousseau ou Combes, le sacrifice de leur programme social. Ils votent, en faveur du premier, un ordre du jour « répudiant les doctrines collectivistes ». Ils approuvent le second de ne point vouloir aborder prématurément la question des retraites ouvrières. Ils acceptant tout cela. Ils s'en font gloire.

un seul point, ils sont intraitables. Sur un soul point, ils se retrouvent intransigeants. Sur un soul point, l'amour des principes prime en eux l'amour du pouvoir. Sur un seul point, ils s'exposent, par doctrinarisme, à faire tomber le gouvernement de leur cœur.
Ce point intangible, c'est l'internationalisme En lui réside l'essence du socialisme français. Il est le soul dogme matta-quable de cetto religie de sequiets.

gion de casuistes, l'unique article de foi du pyr-rhonisme révolutionnaire. L'évidence de cetto vérité ne pout qu'augmen-ter les regrets qu'elle inspire à tous les esprits inmartiaux. Il en ressort en effet que tout cre insartiaux. If en ressort en eint que tout cre-dit qu'on fait aux socialistes, toute action qu'on leur laisse sur les affaires publiques, toute con-cession qu'on leur consent sont un danger di-rect pour l'existence même du sentiment natio-nal et des forces nationales. Cas Protées, dont la multiformité nous amuse et nous étonne, ont

Cotte unité, c'est l'internationalisme Gratter me de gouvernement, vous trouvez ervé. Cela est si vrai que ni le talent, ni l'autorité, ni les services rendus ne pèsent rien, quand, dans l'autre dificau de

sent rien, quand, dans l'autre ditrau de la balance, les délateurs ont jeté l'accusation de tiédeur antimilitariste.

Vous pouvez, sous l'étiquette socialiste, faire et dire à peu près tout ce que vous voukez. Une seule chose vous est interdite, c'est d'être patriote. Etre patriote, c'est ne plus être socialiste. Voilà la conclusion des décisions successives de la Fédération socialiste révolutionnaire de la Soine.

Ces décisions sont d'autant plus pénibles qu'hors de France les socialistes tiennent un tout autre langage et que, par suite, l'antipatriotis-me des collectivistes français s'aggrave du pa-triotisme des collectivistes frangers. Faut-il rappeler la séance du Reichstag du 7 mars dernier et la déclaration vibrante qu'y fit Bebel !

Il ne sera pas inutile de la citer textuellement Il ne sora pas inutile de la citer textusllement :

• i jamais, s'écrait-il, on attaquait l'Allemagne, si
l'existence de l'Allemagne etait en jeu, alors, je vous
en donte ma paroie, tous, du plue jeune au plus vieux,
nous sections prêts à meture le fauit sur l'ejaule et à
enarcher à l'ennemi. Et, ce que j'en dis, ce n'est papour vous des tournant vers la dioite), mais pour nous
car celle terre est aussi notre patrie. Elle est la patrie
pour neue plus encore que pour vous. Nons défendrons
la patrie jusqu'à notre dermier souffie, je vous en
domie ma parole.

» A droite. Cest très bien, cela, monsieur Bebel.

» — Je ne parle pas pour meriter votre approbation.
Mais je réponds aux attaques que vous diriges contre
nous. »

Si M. Bebel était français, il aurait cessé de Duis le 7 mars d'appartenir au parti socialiste.

La F. S. R. n'eût pas permis qu'il y demourât.

Que si d'Allemagne nous passons en Italie et

de Berlin à Rome, voici que, lundi, dans une occasion pareille, discussion du budget de la guerre, un socialiste, M. Bissolati, affirme qu'en cas de guerre et d'invasion, les socialistes ita-ions seraient prêts à verser leur sang pour le salut de la patrie.

membre des partis extrêmes, un Un autre

républicain, M. del Balzo Carlo, dit:

« Je déclare que les dépenses pour la défense nationale représentent pour le paye une assurance. Partant, il est impossible de les qualifier de dépenses improductives et de les considérer comme telles. »

Encore un coup, nous le demandons, si un socialiste français avait tonu un pareil langage, par quelles huées l'accueilleraient ees amis de la veille, ralliés aujourd'hui, comme une garde d'honneur, autour des volumes où les soldats morte en combattant sont assimilée aux « escar

Centimes

morts en combattant sont assimilés aux « escarpes tembés dans l'exercice de leur profession. »

Ce contraste est douloureux. Et il y aurait
cruauté à y insister. Les coincidences qui l'accusent n'ont point été inventées pour les besoins
de la cause. Elles expriment en raccourci une
situation qui, depuis longtenque, inquiète les
républicains clairvoyants, convaincus que ce fut
une faute, la plus grave qui se pût commettre,
d'associer au gouvernement, le parti collectiviste d'associer au gouvernement le parti collectiviste tel qu'il est et se comporte dans notre pays et à

INFORMATIONS

M. Loubet n'ira pas à Ostende Bruxelles, 24 juin. — Un journal parisien annoncait ujourdhui que sur l'invitation du roi Léopou, M. oubet irait à Ostende au mois d'août pour assister à arrivés du raid Lille Ostende; la nouvelle est de pure

Les manuscrits d'Emile Zola ries, 24 juin. — Mme Emile Zola vient de faire au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nace de tous les manuscrits de son mari, à l'exception fois de ceux de Nona et de la Vérité qui n'auraient té retrouvés. C'est un ensemble de feuillets détacts même enroules en cote, par la composition, er représente pas moins d'un mètre cubie de pact qui fournirs la matier à une quarantaine de res. Mais le travail de raccoid-ment des cotes, se en ordre des feuillets, et de leur relurre sera utilièrement délicat et ces manuscrits ne pourront re communiques aupublic avant quelques mois.

Les incidents de Ploërmel

Les incidents de Ploërmel Les incidents de Pioermei.

Lemint. 24 juin — Par décision du ministre de la Guerro, modifies au corps, les capitaines Morel et de Resautras, tes instemants Boux de Casson. Boulay de la Mourthe et de Tecquat, du 116 de ligne, qui avaient été acquittes — le Conseil de guerre de Tours, du chef e refus d'obsissance ins des conjusions ue Pioermel, vianzant a cire mis en non-accounte par estrait d'emplo.

Fin de la grève des employes de traniways à Nice

Nice, 24 juin. — Le calue est revenu à la suite de appel fait aux bons citoyons par le maire et l'inter-ention du prefet, qui se rendit dans les réunions ou-rierse et promit la libération des prisonniers trente-ix heures après la reprise du travail.
Malgré la réunion à la Burse du Travail de divers yudicats qui voulaient la greve générale, les membres

voulaient la greve générale, les membres des tramways, dans une réunion générale an, voterent la reprise au travail par 177

LIX contree 52.

Dans l'ordre du jour qu'ils ont arrêté, après avoir mercie la population et les autres corporations, ils outent que la grève seva immédiatement reprise si, ne les délais fixés par les autorités, les condamnés staient has hibères.

Assassinat d'un notaire

Assassinat d'un notaire
Nimes, 24 juin. — M. Bertrand, notaire à Aramon, a
été assassane our la route par un de au cirente, nommé
Camme Guigne, de Meyna, qui a tere sur len deux coups
de fusil. Le moble du crime servit la vengenace: Guigne reprochait à la victime d'avoir favorisé l'un de ses advernaires diass un partiage au su jet d'un héritage. Le mountrier
a été arrêté.

Un point de droit

Un point de droit

Bruxelles, 24 juin. — La Cour d'appel de Bruxelles sient de cominmer un jugement de juinte de paix qui onkannant a des demineges interêts à jeager à M. Seriou une sector paristent fabriquais des phospisches avoir venda des phospisches production des from des francis des phospisches productions des francisches La Cour émet l'avis que le reusem phospisches phospisches phospisches phospisches phospisches phospisches phospisches phospisches phospisches productions de la court de la cou

Catastrophe en Espagne

Catastrophe en Espagre

Soragrosse, 24 jum. – La catastrophe du chemin de fer

t t due à l'evrouvement du pont d'Entrambas-Aguas, mine par les dermares in exclusives.

La becometre et deux wagons sort tembés dans la rivierest les autres weigens out été entièrement brûés.

Saragose, 24 juin. – Dans la catastrophe de chemin
de ler qui s'est produite sur la ligne de Teruel à Calatayud, les gendurines ont eauvé 32 personnes parmi lesqueites leur capitaine. On a déja relevé 9 cadavres. Parmi les morts es trouvent trois Freres des écoles chrétiennes. Le conducteur du train, un ingénieur et un
employé des postes sont également au nombre des
snots. Le chiffre total des victimes est encore inconnu.

Les reformes militaires en Espagne

adrid, 24 juan. — A la Chambre, M. Maura, Présidu Censed, dans le but de denner satisfaction au sure de la Gierre, destrate que la Chambre com-e immédiatement la destassion du projet sur dei ré-es militaires, par l'ouvereure u un credit de 378,000 uns.

Désordres en Grèce

L'attentat de Port-au-Prince

New York, 24 juin. — Suivant un télégramme de ort-au-Prince, le militistre de France, qui, au cours 'une promensade eu voiture, avait été frappé par une ierre lancée par un des gardes du palais, a reçu une ottre d'excusée.

La catastrophe du « Général Slocum » 900 cadavres retrouvés
New-York, 24 juin. — On a retrouvé 900 cadavres rovenant de la catastrophe du Général-Slocum.

CHOSES ET AUTRES

enview d'un cocher: Que nonsez-vous de l'interdiction du fouet récla-por le vice-président de la Société protectrice des

A la correctionnelle.

— J'étais dans l'omnibus, dépose un témoin, quand tout à coup je servits la mein de monsieur qui se g'insait maladroitement dans ma poche.

Le Prévint, bondissant. — Monsieur le Président, faitles-moi respecter!

REUNION DU CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 24 juin. — Les ministres ce sont réuffis ce matin à l'Elysée, sous la présidence de M. Loubet. Ils' se sont entretenas, porte le compte-rendu officieux des tifférentes questions qui figurent à l'ordre du jour des deux Chambres.

LES ELECTIONS POUR LES CONSEILS GENERAUX ET D'ARRONDISSEMENT

Le conseil a fixé au 31 juillet la date des prochaines élections pour les conseils généraux et les conseils d'arrondissement.

LA SITUATION FINANCIÈRE

ÉDITION DU MATIN

Il y a de cela quelques jours il était distribué au nom de la commission du budget un rapport sur un projet de loi ouvrant et aqualunt des crédits sur l'exercice 1903. Ce document établissait qu'à ce un-ment l'excédent des recettes ressortissant à cet exercice était de 22 millions 687,716 francs. C'était déir maires.

exercice était de 22 millions 687,716 france. C'était déjà maigre.
Or, aujourd'hui, il est distribué un nouveau cahier de crédits supplémentaires pour les dépenses du budget général de l'exercice 1903 s'élevant à la somme de 17 millions 460,791 francs. L'excédent de recettes de 1903 n'est doue plus que de 5 millions 226,925 francs et l'exercice n'est pas encore bouclé!
Constatona en passant que la majeure partie des crédits supplémentaires demandés pour 1903 affecte le tiulget de la guerre.

LE «FAIT DU PRINCE»

La Commission d'enquête a entendu hier M. le procureur général Bulot, à qui M. Sembat a posé la question suivante : « Vous avez parlé, vous aussi, de l'intérêt supérieur ; y a-t-il donc une raison d'Etat devant laquelle un magistrat est obligé de s'incliner? » A quoi M. Bulot a répondu : « Sous peine d'être révousé évidement. »

de l'intérét supérieur ; y a-t-il donc une raison d'Etat devant laquelle un magistrat est obligé de s'incliner?" A quoi M. Bulot a répondu : « Sous peine d'être révoque, évidemment. »

Un moment plus tard, interrogé sur l'instruction judiciaire qui n'a pas pu continuer et qui a été brusquement closo par suite du refus de livrer le nom de M. Chabert, M. Bulot n'a pas hésité à dire: « Je me suis incliné devant la « raison d'Etat, le « fait du prince », si vous voulez ».

Voilà donc la raison d'Etat et le fait du prince érigés en dogme fondamental, non pas seulement de la politique, mais de la justice républicaines. Des lors, était-ce la prince de faire tant de révolutions?

Le prince s'appelait autrefois Louis XIV ou Napoléon; il s'appelle aujourd'hui M. Combes. Mais les procédés sont les mêmes. Quand la personne du prince est en causee, il n'y a gfus de loi.

Le Journal des Débats dit à ce sujet:

L'intérêt supérieur, la raison d'Etat, le fait du prince, formules equivalentes qui permettent, ou plutôt grâce auxquelles on se permet de lous faire. Il semble, en vérite, que ces mots preetipeux excusent les pirce de lits. M. le procureur général sui-même, légiste profond et subtil. Paratil l'admetétes.

On lui a demandé si, dans la déposition de M. La grave, il avait reconnu les éléments d'une tentative de corruption. — Non, a-t-il dit; il y a eu « une simple conversation d'un fonctionnaire rapportant une proposition qu'il lui surait été faite de mettre une certaine somme à la d'avaction du gouvernement, et non d'un nembre determiné de M. Combes, et c'et ce qu' explique, l'indignation a avec laquelle M. Bulot d'unita a requaire met de M. Combes, et c'et ce qui explique, l'indignation a avec laquelle M. Bulot d'unita. N'aviona noue pas reison de fâre remarquer que te la pas été le sentiment de M. Combes, et c'et ce qui explique d'un a r

LA SUPPRESSION

L'ENSEIGNEMENT CONGRÉGANISTE DEVANT LE SENAT

La séance est ouverte à deux heures, sous is a pré-sidence de M. Fallières. Au banc des ministres, M. Chaumié et M. Dumay, directeur des Cultos. Le Sénat adopte sans discussion et après décla-ration d'urgence le projet de loi adopté par la Chambre modifiant la loi du ler avril 1898 sur les ociétés de secours mutuels

Le Sénat rippeard la discussion du projet de lei adopté aar la Chambre supprimant l'enseignement congrégants DISCOURS DE M. DE LAS CASES

DISCOURS DE M. DE LAS CASES

M. DE LAS CASES continue le discours qu'il a commencé hier, discute les raisons invoquées par le rapporteur nour justifier le recjet de loi et pour réfuter les arginents, survant lesquels il y aurent anisonne enare as mots congregations et enseignement. Il monage l'œuvre adminance entiesprée avec stacés par les congregate ée.

Il rappelle la creation par Saint Vincent de Paul au XVIII ejécie de la Souléé des Filles de la Charlet de les services rundus à la cause de l'instruction par l'abbé De La Selle.

services andus à la cause de l'instruction par l'abbé De L'Acade.

Anno Las Casts. — Le pontrait de J.-R. de la Salle a dét si bien tarce à la Chambre par M. Busson. (Mouvement attache la Chambre par M. Busson. (Mouvement adiven) que je n'en fersa qu'une esquisse rupide.

Al M. Burson avait raivan de d'ere que Jean-Bapciate de la Salle fut le pramier pédagogue et qu'il était ou comme sur son tensps. (Tres bien l'iter bien l'a diorte.)

Continuant son historique l'orasteur respecile que la Révolution suppriurs les Ferress des Rous chrébennes et les Sourre de Saint-Vincent-de-Paul en décarant qu'ils avaite, bien mérité de la Paure, et-que celles-ci finant ritabilies le 24 Vendémiaire, an XI, sous la pression de l'oranne publique.

retablice le 24 Vendémiaire, an A.I., sous la pression de l'opmon mubique.

M. de Las Cases. — Denuis, leure succès cot toujours été grandissante parce qu'ils sont restés fidèles aux principes du Bienheuroux de la Sulle parce qu'il ont vécu en débons des leukes politiques et s'ont eu qu'un drapseus: l'atree et Religion. (Viis appliaudissements au catere c'à divoite.) l'is funcint non ecolemont des institutiones mais must des éducateurs. Faire un homme savant c'est bien, mais faire un homée homme c'est plus. (Très bien l'très bien l'est de modifiers barres.)

Ce cent les l'irères qui chi créé des cours d'adultes. l'enseignement moderne, et l'enseignement, professionnel Les statistiques et les nombreuses récompecties qu'ils ont observée de la contraint de l'enterpression qu'ils ont ob-

terents aux expositions prouvest lever auxès.

Muisson ne disait il pas lui-même il y a quelques
annés, rentant hommage aux Frères et aux Sceurs, que
jantino ca ne avus tiegrat envers sux; (Rires).

Une voix à droite.— La défense républicaine lui a

arm.c., remaine, hommage aux Freres et aux Suun, que jen en en as smat ingrat enves ueux ? (Eures.)

Une voix à droite.— La défense republicaine lui a fait changer d'opinion.

M. DE LAS CASES.— C'est lui qui, à la Chambre, a rédigé le rapport concluant à leur suppression.

L'orateur, écouté par tout le Bénaé, établit que dans les colonies il va cinq centa écoles congréganistes ayant 78.000 e aves qui reçoivent des Fràres l'amour de la France. Il examine ensuite les prédactes qu'on invoque pour refuser aux religieux le droit d'enseignement.

M. DE LAS-CASES.— On leur reproche d'avoir fait vonu d'obbissance, vœu de passvreté, vont de chastoté, mais qu'i donc oérea d'ire qu'à raison de cex oveux les Frères des Ecoles chrétiennes aont des diminués, incapobles d'energie, enclus à la pasarse, à l'égoisme, hors d'état d'enseigner aux enfents l'amour de la patrie et du travail. (Applaudissements à faroite, J'al là cous la main le manuel civique qui sect sux élèves dans leurs écoles ; nulle part, vous ne trouverez des idées plus nobles, plus des intéréts acciaux. Quant à leur paérodieme, on a pu l'admirrer en 1870. (Applaedissements expétieurs, on a pu l'admirrer en 1870. (Applaedissements expétieurs on a pur l'admirrer en 1870. (Applaedissements paérodieme, on a pu l'admirrer en 1870. (Applaedissements a répéties à droite.) M. C. Essexecux — B. Les laigues de l'acciaux que de la laigues de la laigue et aux fieles et un four soit a cotte, admirables, d'avoir imprudemment débaulé un bablete que exercuit fur les masses une action si modémetrice et si bienfaisante. (Très bien.)) Le second reproche que non la fait aux resigneux, est d'enseigner la religion, le dogme pour y répondre. Je reproduct de la cotte de la contra de la cotte de la contra de la cotte de la co

coun: a Si tous les catholiques accomplissaient be que Jésus leur a prescrit, la question sociale serait régice. I (Vive approbation à droite.)
M. CLEMERCHAU de bronche pas.
M. DE LAS-CASSE. — Eh bien le e vocu, il est réalisé tout au moins par les religieux qui se vouent aux ouvres populaires. Le nierex-vous? (Applaudissements à droite et au centre.) Consultoz le peuple français. Faites un reforendum, vous verrez ce que le peuple vous répondres.

Defarge. — Les élections municipales vous ont

écondu.

M. B. LAS-CARBS. — C'est une société non autorisée, la franc-majonnorie, qui n'a reçu aucun mandat de la érmocratie qui denande la suppossion des conscious. Le président de Conseil, autorisée, la conseil autorisée de la conseil autorisée de la conseil autorisée de la conseil autorisée de la veu qu'ils ne sont pas défavorables aux Frères? Très bien à droite et au centre. Le Sénat compte assez d'hommes impartiaux pour que nous puissions avoir sexbérance de ne nas faire avoil en vuin à son exertit.

tre, de nombreux applaudissements éclatent. gauche garde un silence glacial.

DISCOURS DE M. COMBES

M. Combes, qui est arrivé pendant le discours de M. Las Cases, demande la parole. (Mouvement.) M. Combes. — On dit que l'homme nait avec le droit de penser librement, que la liberté de penser implique celle de communiquer sa pensée, que celleci enfin, implique la liberté d'enseigner. Cette thèse a été développée par M. Charles Dupuy, qui ne m'a pas convaincu. M. Charles Dupuy. — Ni yous non plus. (Teès

m'a pas convainte.

M. Charles Dupuy. — Ni vous non plus. (Très bien à droite et au centre.)

M. Combes. — La liberté de penser, de croite de communiquer ses opinions, ne justifie pas la liberté d'enseigner. Enseigner, c'est faire tout sutre chose d'enseignér. Enseigner, c'est faire tout sutre chose que penser et communiquer sa pensée, c'est s'adresser à l'enfance, à l'adolescence; c'est former les jeunes esprits. Or, ces jeunes esprits ont un droit certain: celui d'être protégé par l'autorité publique contre les aberrations de leurs maîtres. (Exclamations à droite.)

Le jour où vous appliqueriez vos doctrines, la liberté de l'enseignement passerait un mauvais quart d'heure.

M. Brager de la Ville Moysan. — Qu'en savezvous ?

vous ^P
M. Combes. — Aussi, quand M. Charles Dupuy s'associe momentanément, comme il l'a fait aujour-d'hui, à M. de Lamarzelle, il s'expose à ce que de-

d'hui, à M. de Lamarzelle, il s'expose à cu qui demain, les alliés auxquels il donne son concours se tournent contre lui. (Protestations à droite)

M. Charles Dupuy. — Je défends la liberté d'enseignement non dans l'intérêt du Syllabus, mais dans l'intérêt de la République!

M. Combes. — Votre thèse ne peut être celle de M. de Lamarzelle. — J'ai montré que des gouvernements catholiques avaient donné toutes les libertés. (Vifs applaudissements à droite; bruit à gauche.)

gauche.)

M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute la question est de savoir si
M. Combes. — Toute l

aux faillis réhabilités...

M. Tillaye. — N'appelez pas faillis ceux dent
vous prenez les biens. (Vifs applaudissements à

doctie et au centre.)

M. Combes. — Cette interdiction se justifie par des raisons d'incapacité, car les congréganistes s'étant affranchis des devoirs communs de tous les citoyens, sont incapables d'onseigner. (Vives profestations à droite.)

VIF INCIDENT

M. Combes. - La vie evangélique exclut la fa-

M. Combes. — La vie evangélique exclut la famille!

M. Tillaye. — Ne parlez pas de famille!
Cette allusion aux scandales combistes provoque
une explosion d'applaudissements à droite. Plusieurs
sénateurs, debout, tournés vers M. Tillaye, lui
crient: « Bravo l Bravo l» M. Combes est pâle et
ne sait que répondre pour se tirer d'embarras.
L'extrème-gauche apostrophe la droite. MM. Destieux-Junca, Lintilhac, et Béraud, notamment, gestieux-Junca, Lintilhac, et Béraud, notamment, gestieulent et invectiveut M. Tilhaye. A droite, on
crie à l'airesse de M. Lintilhac: « Aristote l'Aristote l'»
Un moment, M. Béraud entend prononcer son

crie à l'adresse de M. Lintiliany e. A diote, distote l'

Un moment, M. Béraud entend prononcer son nom. Il se lève furieux et regarde ses adversures d'un air farouche. Un immense éclat de rire rait des bancs de l'opposition. Pour clore cet incident on ne peut plus désagréable pour lui. M. Comes reprend d'une voix blanche son discours haine v. M. Combes. — La vie évangelique est incompatible avec les diverses variétés de la vie humaine. Je demande sur ce point l'avis de M. Piot. (Exclamations indignées à droite.) On a dit que nous portons atteinte à la liberté du père de famille, mais la société a le devoir de protéger le droit de l'enfant, lorsque le père remet son enfant à autrui pour le faire instruire. (Réclamations à droite.) Les congréganistes out formé dans le pays un courant de réaction. L'unité morale s'en trouve compromise. M. Le Provost de Laundy. — M. Chabert a rétabil l'unité morale. (Très bien à droite et au centre; bruit à gauche.)

M. Combes. — Qui vous donne le dreit de prononcer ce nom ici ? (Exclamations.)

Le Président. — Je vous rappelle à l'ordre, M. Le Provost De Launay.

M. Combes, qui n'a jamais été aussi mauvais,

Le Président. — Je vous rappelle à l'ordre, M. Le Provost De Launay.

M. Combes, qui n'a jamais été aussi mauvais, continue ses digressions sur l'unité morale. Les congrégations, dit-il, sont le-passé; elles ont aidé la monarchie à faire son ceuvre dans le passé. L'henre est venue où elles doivent rejoindre la royauté dans les limbes de l'histoire. (Applaudissements à l'extrême-gauche.)

La séance est suspendue pendant quelques minutes. Il est 4 heures et demie.

DISCOURS DE M. DE NARCÈRE

La séance est reprise à 5 heures. M. de Marcère ré-sond au Président du Conseil. Il soutient que le droit l'enseigner est un droit primordial comme le droit de

parler.

Ce qu'on reproche, dit-il, en réalité aux congréga-nistes, c'est d'être catholiques. Vous voulez former une société nouvelle en déchristianisant la France. (Très big à d'otie et au centre). Il y a longtemps que ce tra-vail a été commencé. Il date de 1890; il s'est traduit par les lois sociaires de toutes sortes. Vous avez fait tout cela sans dire au pays quelle était votre pensée in-time. Il faut qu'à la connaisse. (Applaudissemente à d'oite et au centre). Quand vous aurez atteint les con-gréganistes, vous interdisez également aux prêtres d'en-neigner.

eigner. M. Ponthier de Chamaillard. — C'est déjà com-

M. PONTHIBM BE TRANSPORTED TO SUIS CERTAIN QUE le Président du Conseil nous présentera à bref délai un projet établissant le monopole de l'enseignement. L'instruction donnée dans les écoles publiques est une instruction artelégieuse. Vous blesses profondément la conscience publique; vous meurtrissez l'âme des petits esfants. (Très Priguese. Vous meurtrisses l'âms des petits enfants. (Tras bien à droite et au centre). Quelle sear cette société que vous êtes en train de forger. Une société sans Dieu ni maître! Déjà nous voyons ce qu'elle produit. Et l'austeur fait un tableau saisissant de la société

to the lambeur table in consequences as societies actuelle: Garves sanglantes, chant de l'aternationale par les cufants des écoles, crime commis par des enfants à peine sortis de l'école, instituteurs internationalistes et antipatriotes.

M. Combes. — Vous n'avez pas le droit de porter des sations contre les membres du corps ense vous dites est le contraire de la vérité.

M. DE MARCERN. — Je n'ai pas le droit, je le prende L'orateur termine en demandant au Sénat de reposs-L'orateur termine en demandant au souser de ser le projet de loi.
La suite de la discussion est renvoyée à mardi. La scurce est levée à 5 heures 40.

ACTUALITÉ

L'ESPION DE L'EMPEREUR

On a découvert que M. Léon Chabert, qui a tant On a découvert que M. Léon Chabert, qui a tant fait parler de lui depuis une huitaine de yours à propos des millions des Chartreux, est l'eurriere petit-fils, par sa mère, du fanneux Schulmeister, a l'espain de l'Empereur », celui que Napoléon ler combla du riel-lásses, mais à qui il refusa le ruban de chevalier de la Légion d'honneur. L'histoire de ce Schulmeister vaut la peine d'être contée. Il n'est pas un vieux Strasbourgeois qui encore, à l'heure actuelle, n'ait quelque anecdote à vous narrer sur cot argent serret du grand Empereur.

Les affaires d'espionnage et les agissements d'espions ont toujours le don de passionner le public, et il n'y a rien d'atonnant à ce que, dans les familles strasbourgeoises, à la veilée, autour du foyer, on évoque la figure et les prouesses d'un policier espion qui fut à la solde de Napoléon ler et sous la haute direction de Savary, le ministre de la police générale.

L'espionnage est de deux evotes un tanne de

on évoque la figure et les prouesses d'un policier espion qui fut à la solde de Napoléon ler et sous la haute direction de Savary, lo ministre de la police générale.

L'espionnage est de deux sortes : en temps de paix, le fait aujourd'hui de prendre la vue photographique d'un fort français ou d'un fort allemand est un pur enfantillage, malgré l'émotion que ce fait peut soulever sur le moment même; chaque pays possède sur son voiein des documents officiels qui peuvent faire comaître les forces que ce dernier possède; ces documents sont à la disposition de tous, et la vue photographique d'une caserne en d'un rempart n'y peut rien ajouter. L'espionnage dangereux en temps de paix c'est la livraison, par un homme technique qui s'est laissé corrompne, des détails intérieurs de la construction d'un fort ou d'un plan de mobilisation.

L'espionnage en temps de guerre fait pour ainsi dire partic de la tactique militaire. Il renseigne un général sur les projets de ses ennemis, et c'est d'une importance capitale. En 1870, l'espionnage a joué un grand rôle : c'est par un espion, qui lui télégraphia de Londres, que le maréchal de Moltke apprit que le marcchal Mac-Mahon avait réuni une armée à Reins et allait retrouver Bazaine à Metz. C'est encore par un espion que les Allemands connurent le mouvement qui devait débloquer Belfort et qui, sans cela, n'eût pu être déjoué. L'espionnage en temps de guerre est de tous les temps. Le prince de Ligne disait : « Si pour un million on peut soudoyer un chef ennemi, ce n'est pas le payer trop cher. »

Napoléon ler s'était rendu compte du parti qu'om pout tirer d'un espion. En prenant Schulmeister à son service comme agent secret préféré, il asvait qu'il s'adressait à un sujet peu ordinaire, et l'Empereur avait la prêtention — justifiée — de s'y comnitre en hommes.

Schulmeister a joui, en effet, d'une réputation légendaire : des Allemands eux-mêmes, en 1805, en parlaient de lui qu'ave cerreur, ils voyaient partont célui qu'ils avaient surnommé der gross Spion, « la grand espion », ou enc

Ses exploits tienent du théâtre:
Pendant la campagne de 1805, il s'introduisit dans l'armée autrichienne, déguisé en marchand d'eau-de-vie et de tabac; il s'empara la nuit de l'aniforme d'un officier et circula ainsi librement au milieu des régiments du général Mack et de Kutusow. J. 4a bataile de Wagram il fut sur le point d'être pris: il se jeta dans la première maison qu'il trouva sur son passage, et quand les soldats ennemis entrèrent, ils rencontrèrent un barbier, rasoir et savonnette à la main, qui descendait l'escalier. Ils lui demandèrent où était Schulmeister. Il leur répondit que Schulmeister était au premier, grièvement blessé, et il s'enfuit.

domandèrent où était Schulmeister. Il leur répondit que Schulmeister était au premier, grièvemeat bleasé, et il s'anfuit.

Une autre fois, grimé en général autrichien, fl assista à un conseil de guerre présidé par Francois II; il avait donné une forte, très forte somme à l'intendant dont il avait pris le nom et la place. Un beau jour, il passa la « revue de détail » d'un corps d'armée autrichien.

Rien n'est plus amusant que la façon dont Schulmeister offrit ses services à Napolém Ier. Il se présenta à Strasbourg, au château où l'Empereur donnait ses audiences. « — Quelles sont ves références? lui damanda Napoléon. — Ancune, je me recommande tout seul. — Alors, je ne puis vous employer.» Et l'Empereur se retira derrière un paravent. Aussitôt Schulmeister en profite pour se grimer et transformer son accoutrement. L'Empereur, cuyant l'importun parti, revient à sa place et voit un nouvel intrus. « — Qui étes-vous ? pue faites-vous ici ? que voulez-vous ? s'écria-t-il énervé. — Je suis Schulmeister. » Étonné de cette prodigieuse habileté, l'Empereur l'enagges sur-le-champ.

Le coup de maître de Schulmeister fut d'arriver à enfermer pendant la campagne de 1805 le générad en chef Mack dans Ulm, et de l'amener à capituler. Cette ryinsite ne fett pas obteune same péril, car

enfermer pendant la campagne de 1805 le général n chef Mack dans Ulm, et de l'amener à capituler, en chef Mack dans Ulm, et de l'amèner à capituler. Cette réussite ne fut pas obtenue assus péril, car Schulmeister fut obligé de se mettre comme cepion au service de Mack. Le général autrichien fut déferé derant une cour martiale où il se vit forcé d'avouer qu'il avait donné un passeport à Schulmeister pour que ce dernier ablat à Stuttgart a'assurer les Francais ne battaient pas en retraite: seule-

les Français ne battaient pas en retri ment, ajouta-t-il naivement. Schulmeis vint pas. » L'euphémisme est joli en sa candeur. Quel bénéfices tous ces services, tous L'explomeranc est joi en sa canoceur. Quel bénéfices tous ces services, tous ces hauts faits rapportèrent-ils à Schulmeister ? Napoléon ne lésina jamais sur le chiffre, et Schulmeister devint plusicurs fois millionnaire et plusieurs fois châtelain. Mais il lui manquait neanmoins quelque chose

pour son bonheur. Un jour, de joviale humour, l'Empereur lui di-Je n'ai rien à te refuser, tu le sais bien. Que

s-je encore te donner ?
- Sire... la croix d'honneur, balbutia timidementa — Celic-là, non, riposta vivement l'Empereur. De l'argent, tant que tu voudras; mais la croix, je la réserve pour mes braves.

Tout-Paris, du « Gaulois »,

IIN ENNEMI DU CAPITAL

Nous lisons dans le Petit Bourguignon, à propos d'une sacoche perdue et heureusement retrouvée, l'information suivante :

In sacoche trouvée sur la banquette d'un comparti-nent de l'eclasse dens une gare voisine de Dijon, ap-pariensit à M. Bonhey-Allex, député collectiviste de la mariensis à M. Bonhey Alleur, député collectiviste de Côle-d'Or. Le fait d'oublier and pacoche en chemen de fee, cont à fait banel, nous en couvenons; le fait d'y ée antermés des chèques sur le première mison de ban-